

DOSSIER DE PRESSE



# COUP D'ENVOI

La Grande Guerre et les sports collectifs

27 juin 2024 > 5 janvier 2025

EXPO GRATUITE

# Quand les sports entrent en guerre

*Alors que Paris s'apprête à accueillir les Jeux olympiques et paralympiques d'été, les Hauts-de-France se préparent à recevoir les handballeurs et les basketteurs du monde entier. Pour l'occasion, le Mémorial 14-18 Notre-Dame-de-Lorette à Souchez (62) et l'ECPAD, l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense, se penchent sur la manière dont la Première Guerre mondiale a marqué la culture sportive française.*

Si les Français n'ont pas attendu la Grande Guerre pour pratiquer une activité physique, cette dernière a contribué à changer le regard, les pratiques et la manière dont on conçoit le sport au début du XX<sup>e</sup> siècle. Présentée du **27 juin 2024 au 5 janvier 2025** au Mémorial 14-18 de Notre-Dame-de-Lorette, l'exposition *Coup d'envoi* s'appuie sur une vaste gamme d'objets, de témoignages et d'archives qui témoignent de cette bascule vers le sport moderne, tout en accordant une large place au RC Lens, dont la jeune histoire est alors percutée de plein fouet par le conflit.

## La vogue des « sports co »

Si les Français et les Allemands pratiquaient depuis des années déjà la gymnastique et si le football ou le rugby étaient déjà largement joués en 1914, l'arrivée du contingent britannique bénéficie rapidement à la pratique des sports collectifs. Déjà bien implanté dans le nord de la France, le football se développe avec l'arrivée des Anglais qui continuent d'y pratiquer leur sport favori, juste devant le rugby. En 1917, l'arrivée des boys américains va de pair avec l'introduction de disciplines nouvelles : si le basket est déjà connu, les Poilus découvrent les joies du volley, du base-ball ou du football américain.

## Oublier la mort

En offrant une échappatoire heureuse, un moment d'insouciance et de détente à des soldats éprouvés par les rigueurs des tranchées, le sport joue un rôle de soupape. D'abord sceptique ou dans le meilleur des cas indifférent, l'état-major français constate que les matchs se multiplient. 1917 marque une rupture : au lendemain des mutineries, le commandement comprend qu'il devient crucial d'offrir des temps de respiration aux combattants — la campagne lancée par la presse en faveur du « Ballon du poilu » en offre un témoignage révélateur.

## L'héritage de la guerre

Mais c'est au lendemain du conflit qu'on peut vraiment mesurer la place que prend désormais le sport dans la vie quotidienne, y compris avec les prémices du sport féminin, qui connaît une première heure de gloire pendant et après la guerre.

Tandis que les hommages à leurs camarades tombés se font nombreux, les anciens combattants continuent de jouer ensemble. Les clubs et les associations se développent en profitant souvent des terrains ou des structures aménagés par les Britanniques et les Américains — là encore, le cas du RC Lens en apporte un exemple parlant. Si le football s'impose comme le sport roi et si la première Coupe de France se dispute au beau milieu du conflit, les clubs se multiplient dans toutes les disciplines, avec des variantes régionales.

Les réformes du Front populaire, en 1936, contribueront à installer davantage encore le match du dimanche dans la vie de tous les jours, en donnant davantage de temps aux salariés pour pratiquer leur sport préféré. Le reste, comme les mille détails de la petite histoire du sport pendant la Grande Guerre, est à découvrir au Mémorial à partir du 27 juin.



26 janvier 1918, Mélissey (Haute-Saône). Chasseurs d'un régiment de cavalerie jouant au football. ©Gustave Alaux/ECPAD/Défense

## Le sport à la veille du conflit, état des lieux

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le développement du sport n'est pas uniforme en Europe. À bien des égards, l'Angleterre est en avance. En 1914, on y pratique le football depuis bientôt cinquante ans dans les milieux populaires. Dans les *public schools* et les institutions les plus prestigieuses, de Cambridge à Oxford, les futures élites ont l'embarras du choix : le rugby, l'aviron, la boxe, l'escrime ou l'équitation font la joie des jeunes *sportsmen* de la bonne société.

En Allemagne et surtout en France, la situation est plus contrastée. Depuis la guerre de 1870, les théories hygiénistes y encouragent la pratique d'une activité physique qui n'est pas tant considérée comme un sport que comme un enjeu de santé publique. L'Hexagone, qui a pourtant inventé le tennis à travers le jeu de paume, s'intéresse d'abord à la préparation d'une revanche face à l'Allemagne, revanche que beaucoup jugent inévitable. Si elle compte 300 000 pratiquants, la gymnastique n'y est pourtant pas tout : la France de la Belle Époque connaît un véritable essor sportif, marqué par l'adhésion de 600 000 Français aux premières grandes fédérations sportives comme l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques (USFSA). L'époque voit aussi l'essor d'une presse spécialisée (dont *L'Auto*, ancêtre de *L'Équipe*) et jusqu'à l'été 14, le paysage évolue vite : la pratique du football se généralise autour des grandes villes et le rugby, parti de Paris, s'étend dans l'Ouest et le Sud-Ouest.

## Le « Grand Match » : le sport, métaphore de la guerre

Lancée le jour même de la déclaration de guerre allemande à la France, l'image de la guerre vue comme un « Grand Match » doit beaucoup à l'éditorial signé par Henri Desgranges, ancien champion cycliste et fondateur du premier quotidien

sportif en France. Dans un texte d'une rare violence, le dirigeant en appelle à ses compatriotes (« Mes p'tits gars ! Mes p'tits gars chéris ! Mes p'tits gars français ! ») pour les engager à tout donner contre « ces salauds de Prussiens ». Certes, concède Henri Desgranges en filant la métaphore, « c'est un gros match », mais « nous avons eu la première manche à Léna, ils ont eu la seconde à Sedan. À nous la belle si vous le voulez ». Métaphore de la guerre comme simple rencontre sportive, virile et rude, l'image sera largement reprise en France et en Angleterre jusqu'en 1917, à un moment où l'infinie violence du conflit vient petit à petit ridiculiser l'euphémisme presque enfantin de Desgranges.

### Tradition française, tradition britannique : le sport et les états-majors

Si les sports collectifs sont pratiqués de longue date dans les armées britanniques, le commandement français, très attaché aux exercices collectifs de gymnastique, voit le sport comme une pratique individualiste au détriment du collectif et de l'esprit de corps. Les jeunes officiers issus des milieux aristocratiques et bourgeois y importent pourtant de nombreux sports : l'athlétisme, le football et surtout le rugby. Mais la pratique, très inégale, ne sert encore que de loisir lorsque le conflit commence.

En 1916, l'armée française prend peu à peu conscience de l'utilité des sports pour la préparation physique et mentale des soldats. De nombreux matchs de football entre équipes militaires et parfois civiles sont organisés, ce dont témoigne la célèbre rencontre d'octobre 1916 entre les footballeurs du XX<sup>e</sup> corps d'armée, surnommé le « Corps de fer » et l'Association sportive française (ASF). Réputés pour être la meilleure équipe de football de l'armée, les Poilus s'inclinent pourtant face aux civils... Au lendemain des mutineries de 1917, le général Pétain, nouveau chef d'état-major, prend plusieurs mesures pour améliorer le quotidien des troupes en recommandant notamment un « repos absolu pendant le temps voulu, pour qu'elle puisse se détendre moralement et physiquement » pour les soldats en cantonnement. Encouragée à demi-mot, la pratique sportive s'organise et dès la fin de l'année 1917, se généralise et s'enracine chez les Poilus.

## Jouer pour oublier

En 1915, le front se stabilise à l'ouest. Du côté des pratiques sportives, le début de la guerre de tranchées marque une nouvelle étape en permettant aux combattants d'improviser des rencontres dès qu'ils se retirent à quelque distance du front. Au contact des Tommies britanniques, les Poilus perfectionnent leur connaissance du «*people's game*» — le football — et s'approvisionnent en ballons — une denrée rare dans les régiments français (voir plus loin).

Inspirés par l'exemple anglais, les officiers commencent à favoriser la pratique d'un sport d'autant plus prometteur qu'il est facile à organiser : comme dans les cours de récréation d'aujourd'hui, il suffit après tout de deux manteaux pour figurer une cage. Au lendemain des batailles de Verdun et de la Somme, le football s'est installé comme un moment de camaraderie et de distraction, mais aussi comme une alternative à la gymnastique pour préparer les hommes à la bataille.

Dans leurs lettres, les Poilus témoignent du plaisir qu'ils prennent à jouer et à rire entre camarades, à retrouver quelques instants les plaisirs de la vie civile, et à oublier le temps d'un match la boue, le sang et la mort. Faits prisonniers, certains poursuivent dans la même voie pour tromper les rigueurs et l'ennui d'un interminable internement en organisant de véritables tournois. Le poète français Charles Guyot, dit Géo-Charles, capturé à l'été 1914, décrit la partie de ballon rond comme l'un des rares moments de sa longue captivité pendant lequel «*un peu de joie s'élève et retombe/comme la poussière sur le terrain*».

## Le sport vu par l'Oncle Sam

Si l'entrée en guerre des États-Unis n'intervient qu'en avril 1917, les premiers soldats américains ne tardent pas à poser le pied sur le sol français, en juin de la même année. Dans leurs bagages, les Sammies amènent de quoi pratiquer les sports dont ils sont coutumiers, à commencer par le grand favori, le base-ball. Si le basket était déjà connu, contrairement à une idée reçue, le football américain se répand aussi très vite dans les cantonnements, où les jeunes Américains font découvrir aux alliés un sport marqué depuis ses origines (1860) par la violence des contacts, avec l'image de virilité qui l'accompagne. Le volley-ball, beaucoup plus doux en comparaison, reste considéré comme une activité de détente.

Pragmatique, l'état-major américain se distingue aussi par son choix de déléguer l'organisation de la pratique sportive chez les Alliés à un organisme externe : la Young Men Christian Association (YMCA), qui voit dans le sport un moyen d'évangéliser les jeunes gens. Les moyens financiers et matériels dont elle dispose permettent à la YMCA d'investir massivement : en quelques mois, l'association multiplie la construction de «*Foyers du soldat — Union franco-américaine*». Toujours identiques, les 1534 foyers qui sortent de terre entre l'automne 1917 et novembre 1918 offrent une vaste surface de 30 mètres de long pour 6,75 mètres de large, ouverte aux soldats français, facilitant ainsi la pratique sportive, mais aussi d'autres activités propres à la détente : lecture, spectacles, séances de cinéma, cours d'anglais...



8 avril 1917, vélodrome municipal de Vincennes. Match de rugby France - Nouvelle-Zélande. ©Cordier/ECPAD/Défense

## Les « Pals Battalions », spécialité anglaise

Déjà professionnel en 1914, le football anglais emploie des joueurs professionnels, protégés par leur statut. Dans les premiers temps du conflit, leurs clubs rechignent d'autant plus à laisser partir leurs meilleurs éléments pour une guerre dont chacun s'accorde à penser qu'elle sera courte. Si les ouvriers sont heureux de garder les joueurs de leurs clubs préférés, l'establishment s'empare contre ceux qu'il considère comme des embusqués. Pour faire mentir l'ennemi, qui se moque de ces jeunes Britanniques qui préfèrent jouer au football plutôt que de prendre des risques pour leur pays, la propagande anglaise pousse les joueurs à rejoindre le 17th Middlesex un « Footballers Battalion » inspiré des Pals Battalions, ces « compagnies de copains » imaginées dès août 1914 pour favoriser le volontariat de jeunes gens enrôlés avec la promesse de pouvoir combattre aux côtés de leurs amis, collègues ou voisins. Composé de joueurs d'Arsenal, Chelsea, Crystal Palace ou Tottenham Hotspur, le 17th Middlesex rejoint la France en 1915 et sera suivi par beaucoup d'autres bataillons de footballeurs comme le 23th Middlesex Battalion ou le 16th Royal Scots d'Édimbourg, composé principalement des joueurs et supporters écossais de deux clubs, le Heart of Midlothian et les Hibernians.

## Les « Ballons du soldat »

Si une simple boule de chiffons suffit pour confectionner un ballon de fortune, les troupes françaises peinent à obtenir de véritables ballons de cuir. La frustration monte, d'autant que les Tommies en reçoivent réglementairement. Dès le mois de novembre 1914, *L'Auto* lance donc « les Ballons du soldat », un appel aux dons : « Oui, chers lecteurs, envoyez-nous des ballons. Les soldats désirent ardemment jouer au football en leurs instants de loisirs. » Deux mois plus tard, *L'Auto* peut expédier vers le front 112 ballons. Toute la presse sportive embraye et en mai 1917, le quotidien *L'Œuvre* lance « *L'Œuvre du ballon* », une campagne en faveur du « Ballon du poilu » en jouant sur la fibre patriotique : pour ne pas subir « l'humiliation plus cruelle encore de shooter dans des ballons boches trouvés dans les ruines », Georges Rozet enjoint ses lecteurs à faire preuve de solidarité.

À l'été 1917, la commande exposée au Mémorial 14-18 témoigne du succès de l'opération : Paul Painlevé, ministre de la Guerre, accepte de commander les premiers ballons le 24 septembre 1917. Ils commencent à arriver à la fin du mois de novembre 1917 et sont distribués aux unités.

## Une tournée néo-zélandaise pour sauver le rugby

En 1916, Charles Brennus s'inquiète pour l'avenir du rugby. Président de la commission concernée au sein de l'Union des sociétés françaises de sport athlétiques (USFSA), le dirigeant constate un double phénomène : tandis que les Poilus se tournent en majorité vers le football, de nombreux rugbymans ont été tués au front. Brennus contacte alors le commandant de l'Australian and New Zealand Army Corps (ANZAC), le général William Birdwood, pour lui proposer de profiter de la présence des soldats membres des All Blacks et déjà présents en France. L'idée consiste à pousser les écoliers et les lycéens vers le rugby. Organisée en avril 1917, une première rencontre permet de filmer pour la première fois le célèbre haka — et la belle déroute des Bleus, écrasés sans pitié par les Blacks, 40-0...



## La Coupe de France, fille de la Grande Guerre

Figure centrale de l'exposition, le trophée de la première Coupe de France permet de rappeler ce que la compétition doit à la Grande Guerre. Fondée en 1907 à l'initiative de son président Charles Simon, le Comité français interfédéral (CFI) s'est imposé comme le seul organisme capable d'assurer la mise en place des matchs et des compétitions. Après sa mort dans le Pas-de-Calais (Écurie, 15 juin 1915), son successeur Henri Delaunay décide en janvier 1917 de donner son nom à une coupe nationale, ouverte à tous les clubs du pays. Financée par le groupe Hachette, et calquée sur le modèle anglais de la FA Cup, cette compétition à élimination directe regroupe quarante-huit clubs pour sa première édition — sans ceux du nord et de l'est, situés en zone occupée ou trop près des combats. Le 5 mai 1918 à Paris, l'Olympique de Pantin bat le Football Club de Lyon 3-0 et reçoit la première coupe Charles-Simon. L'année suivante, la compétition prend le nom de Coupe de France, mais le trophée, lui, conserve bien la mémoire du dirigeant.

## Le RC Lens, du sang à l'or

Si le RC Lens, né en 1906, n'est pas le premier club de football du Nord — le Racing Club roubaisien naît en 1895 — il est incontestablement l'un des plus anciens. Cette année-là, personne ne peut encore deviner le glorieux destin de la petite association fondée par les étudiants et lycéens qui se donnent rendez-vous place Verte (l'actuelle Place de la République) pour disputer une partie de football devant le café « Chez Douterlungne » : 118 ans plus tard, le RC Lens est pourtant l'un des clubs les plus célèbres et les plus aimés de France, et rayonne bien au-delà du Bassin minier. Partout, le maillot Sang et Or illustre une certaine idée du football, entre tradition, simplicité, mérite et fierté régionale. À sa naissance, pourtant, le RC Lens n'incarne pas encore ce football populaire. Fondé comme en Angleterre par de jeunes gens de la classe moyenne, il n'est pas non plus lié aux mines, même si ses premières couleurs — le vert de la Place et le noir du charbon — y font allusion.

La Grande Guerre va tout changer. Huit ans après la création du club et comme pour toute la région, le conflit est une catastrophe. Rapidement envahi par l'armée allemande, le Bassin minier reste occupé cinq ans et subit une longue série de ravages et de bombardements. Lens fait partie des villes dont il ne reste rien au lendemain de la guerre. Envoyés au front, blessés ou tués, les joueurs ont été dispersés par l'orage, au point qu'on a perdu la trace de la plupart d'entre eux. En 1918, tout est à reconstruire, la ville comme le club. Celui-ci renaît de ses cendres en 1919 sous le nom d'Union sportive du foyer franco-américain grâce au soutien du Comité de secours américain, dont l'influence se fait sentir jusque sur le maillot bleu et blanc et le short rouge des joueurs.

Deux ans plus tard, le club reprend son nom avant d'adopter en 1924 les couleurs qu'il arbore aujourd'hui, le sang et l'or. Un choix lié à la Grande Guerre, même si c'est de manière indirecte : président du RC Lens, Pierre Moglia passe devant les ruines de l'église Saint-Léger, construite au temps de l'ancienne domination espagnole. Voit-il alors dans l'évocation du jaune et du rouge du drapeau espagnol une manière d'inscrire l'histoire du club dans le temps long ? Impossible de trancher, mais le maillot est né. La grande histoire du club, désormais soutenu par la Compagnie des mines de Lens et par son directeur Félix Bollaert, peut commencer autour du stade qui s'élève entre les fosses n°1 et n°9. L'ascension débute, et elle porte là encore la trace du conflit avec l'intégration des premiers joueurs étrangers, issus des rangs des mineurs italiens ou polonais venus rejoindre leurs camarades français, décimés par la guerre. Petit à petit, l'histoire du club rejoint celle des Gueules Noires et de la classe ouvrière.



L'équipe du Racing Club lennois de 1908-1909. ©Racing Club de Lens

## Le « match de Noël », entre vérité et légende

Popularisée par le film *Joyeux Noël* (Christian Carion, 2015), l'histoire de la fraternisation de Noël 1914 n'est pas une légende. Les 24 et 25 décembre 1914, plusieurs épisodes montrent que des scènes de fraternisation se sont bien déroulées entre soldats britanniques et allemands, le temps d'une trêve éphémère. A-t-on joué au football ? Sans parler de match au sens strict, il semble bien que certains échanges se soient produits avec parfois des simulacres de partie ; occupant des groupes de quelques dizaines de soldats. C'est le cas par exemple à Ploegsteert ou encore à Wulverghem, près d'Armentières (Nord). Capitaine au Wiltshire Regiment Peter Jackson, témoignait ainsi en 1968 : « Ce n'était pas un match avec 10 joueurs de champ d'un côté et de l'autre. Non, c'était un jeu opposant 17 Allemands contre 15 Anglais qui consistait à envoyer la balle le plus loin et le plus fort possible en direction des barbelés ennemis. La partie s'est déroulée normalement pendant plus d'une demi-heure jusqu'à ce que la balle soit déviée sur l'un des pieux des barbelés, ce qui mit fin au match. » Mentionné dès 1914 dans les journaux américains et britanniques, l'événement n'a en revanche jamais été évoqué dans la presse française — censure oblige.

## Le sport féminin, dans et après la Guerre

À la veille du premier conflit mondial, le sport féminin peine à trouver sa place dans un monde marqué par l'hostilité masculine. Ni les autorités sportives ou médicales ni les responsables politiques ne voient d'un bon œil le développement d'une pratique jugée tour à tour immorale, indécente ou... dangereuse pour la fécondité des jeunes femmes. En dépit d'un dénigrement systématique, les premiers clubs omnisports féminins voient le jour avant-guerre comme L'En Avant ou le Fémina Sport, fondé en 1912 : on y pratique le saut en longueur, le javelot, l'athlétisme, le tennis...

La Grande Guerre change la donne, notamment en Grande-Bretagne où le football féminin connaît un spectaculaire essor à partir de 1917. Le départ des hommes au front a conduit des millions de jeunes femmes à prendre leur relais dans les usines pour pallier le manque de main-d'œuvre. Soumises à des conditions de travail pénibles, ces ouvrières cherchent un moyen de se détendre. Certains dirigeants leur proposent de profiter des pauses pour pratiquer des exercices physiques, à commencer par le football. Le football féminin se développe de manière quasi simultanée en Grande-Bretagne et en France, où le Fémina Club organise ses premières rencontres en 1917. En 1918, son président Pierre Payssé parvient à décrocher la construction d'un stade pour l'équipe du Fémina, qui domine alors les différentes compétitions de l'après-guerre jusqu'aux années 1930.

En Angleterre, le club le plus célèbre est celui que fonde une entreprise du Lancashire, Dick, Kerr & Co, le Dick, Kerr Ladies Football Club. Né en 1917 et porté dans l'après-guerre par l'émergence de sa redoutable ailière, Lily Parr, le club organise alors des matchs qui sont autant d'opérations de bienfaisance, destinées à venir en aide aux blessés de guerre trop handicapés pour reprendre un travail. Mais le DKL n'est pas le seul club de football féminin, loin de là : en Angleterre, on compte près de 150 formations en 1921 et les matchs se déroulent devant des dizaines de milliers de spectateurs.

Malgré cet incroyable engouement, les associations sportives masculines reprennent à leur compte les discours médicaux. Dans une après-guerre marquée par l'obsession de la natalité, le contexte conservateur et antiféministe joue contre le sport féminin. En Angleterre, la Football Association décide d'interdire en 1921 l'accès des terrains aux femmes, signant l'arrêt de mort de la discipline. En France, le championnat s'arrête en 1932 et la pratique sportive féminine disparaît peu à peu, avant d'être définitivement interdite par le gouvernement de Vichy en 1941.



2 avril 1922, stade Elisabeth (Paris). Équipe de football des Sportives de Paris avec la Coupe La Française. ©BnF, agence Rol

## Quel « héritage sportif » pour la Grande Guerre ?

À court terme, la Première Guerre mondiale a marqué un coup d'arrêt dans l'évolution du sport. Le sport de haut niveau a payé un lourd tribut au conflit — en France, 20 % des internationaux de rugby ont ainsi été tués au front, le Stade toulousain perdant même 81 joueurs. D'autres, plus nombreux encore, sont à jamais mutilés et beaucoup ne pourront jamais reprendre leur activité sportive.

Dans les premiers temps, l'heure est à l'hommage et à la mémoire dans le monde sportif. Chaque discipline entoure ses blessés et entretient le souvenir des soldats tombés en organisant des matchs dont les recettes sont le plus souvent reversées aux survivants invalides. De nombreux complexes sportifs prennent le nom de joueurs disparus, comme le stade Aimé-Giral à Perpignan en 1940 où les nombreux stades Jean-Bouin, baptisés en l'honneur du coureur de fond tombé dans la Marne. Dans certains pays du Commonwealth (1926), le rugby occupe une dimension centrale dans la construction de la nation, en Nouvelle-Zélande notamment. Des champions comme Dave Gallaher sont honorés par des trophées comme le Gallaher Shield, qui récompense depuis 1922 la meilleure équipe annuelle de la province d'Auckland, ou le Trophée Dave Gallaher, remis depuis 2000 au vainqueur des deux test-matches de la tournée d'été entre les équipes de France et de Nouvelle-Zélande.

Avec le retour de la paix, les compétitions internationales reprennent, même si les rancœurs subsistent — en témoignent l'exclusion des pays reconnus responsables du déclenchement du conflit — l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie et la Turquie — de la plupart des compétitions, y compris au sein du mouvement olympique présidé par Pierre de Coubertin pour quelques années encore. Les athlètes allemands ne sont invités ni aux Jeux d'Anvers (1920), ni à ceux de Paris (1924), et il faut attendre 1931 pour qu'un premier match de football oppose les équipes française et allemande.



29 juin 1919, stade Pershing (Paris). Match de basket-ball entre la France et les États-Unis. ©BnF, agence Rol

Généralisée dans les tranchées, la pratique du sport-loisir se heurte aux urgences du moment. Dans une France ravagée par cinq ans de guerre, l'urgence est à la reconstruction des logements, des usines et des infrastructures, pas des stades. Ce n'est qu'en 1936, avec l'arrivée du Front populaire au pouvoir et du ministre des Sports Léo Lagrange, qu'une véritable politique en faveur du sport apparaît.

Les clubs n'ont pourtant pas attendu l'État pour se structurer, parfois dans la douleur. Au lendemain de la guerre, l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques (USFSA) éclate. En 1919, le Comité français interfédéral devient la Fédération française de football association sous l'autorité de son premier président Jules Rimet. En 1920, la Fédération française de rugby et la Fédération française d'athlétisme, qui héberge le basket-ball, lui emboîtent le pas.

Le lent mouvement vers la professionnalisation du sport commence.



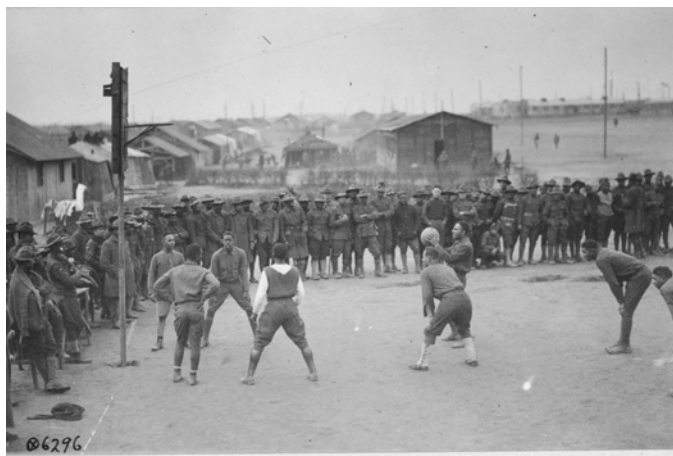
29 juin 1919, stade du Matin (Colombes). Équipe de France de rugby lors de la finale France - États-Unis. ©BnF, agence Rol



# Visuels de presse



23 août 1915, Hermonville (Marne). Des soldats français improvisent une partie de football. ©Albert Moreau/ECPAD/Défense



13 février 1918, Saint-Nazaire (Loire-Atlantique). Match de basket-ball entre soldats du 15th New York National Guard Regiment. ©NARA



8 avril 1917, vélodrome municipal de Vincennes. Match de rugby France - Nouvelle-Zélande. ©Cordier/ECPAD/Défense



26 janvier 1918, Mélissey (Haute-Saône). Chasseurs d'un régiment de cavalerie jouant au football. ©Gustave Alaux/ECPAD/Défense



Trophée Charles-Simon de 1917. ©Fédération française de football



L'équipe du Racing Club lennois de 1908-1909. ©Racing Club de Lens

# Programmation

## Visites

### Visites guidée de l'exposition

- Tous les samedis à 15h
- 4€ par personne et gratuit pour les - de 6 ans

### Visite guidée thématique « Le football pendant la Grande Guerre »

- Mercredis 10 juillet, 21 août et 4 septembre à 16h
- 4€ / 3€ / gratuit
- À partir de 12 ans

## Ateliers

### Atelier « Les petits champions » : fabrique ta coupe de France

- Mercredis 3 et 31 juillet, 28 août et 25 septembre à 16h
- 6€ / gratuit pour les accompagnateurs
- À partir de 6 ans

### Atelier « Le Grand Match »

- Samedi 29 et dimanche 30 juin , mercredis 17 juillet, 7 août et 11 septembre à 16h
- 6€ / gratuit pour les accompagnateurs
- À partir de 9 ans

**Plus d'infos et réservations sur [memorial1418.com](http://memorial1418.com)**

---

## Les partenaires

Cette exposition s'inscrit dans le cadre d'un partenariat entre le Mémorial 14-18 Notre-Dame-de-Lorette et l'ECPAD, deux structures qui s'attachent à raconter la guerre en images et qui avaient déjà conçu ensemble les expositions *Derrière les images : photographier la guerre en 2021* et *Jeux de guerre : jouer avec l'Histoire en 2023*.

### **Le Mémorial 14-18 Notre-Dame-de-Lorette**

Situé entre Lens et Arras, le Mémorial 14-18 Notre-Dame-de-Lorette rassemble trois sites uniques permettant de comprendre l'histoire de la Première Guerre mondiale dans le Nord et le Pas-de-Calais et de rendre hommage aux hommes et femmes qui ont sacrifié leur vie pour la paix : la Nécropole nationale Notre-Dame-de-Lorette, très récemment inscrite au Patrimoine Mondial de l'Unesco, l'Anneau de la Mémoire et le Centre d'Histoire.

[www.memorial1418.com](http://www.memorial1418.com)

### **L'ECPAD, Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense**

L'ECPAD est l'héritier direct des sections photographique et cinématographique des armées créées en 1915. À ce titre, il conserve des fonds d'archives audiovisuelles et photographiques qui témoignent de plus de cent ans d'Histoire depuis la Première Guerre mondiale jusqu'aux opérations extérieures les plus récentes, soit 15 millions de photos et 100 000 heures de films. L'ECPAD est aujourd'hui un témoin en temps réel de l'engagement des forces armées françaises sur tous les théâtres d'opérations avec ses équipes de reportage formées aux conditions de tournage opérationnel. Véritable acteur culturel, l'ECPAD valorise ses fonds à travers l'édition d'ouvrages, la coproduction de films, la réalisation d'expositions, la participation à des festivals et l'accueil d'artistes en résidence. L'établissement est aussi un acteur de l'éducation et de la recherche auprès des scolaires, des étudiants et des enseignants, et un centre de formation grâce à son École des métiers de l'image (EMI).

[www.ecpad.fr](http://www.ecpad.fr)

# Infos pratiques

## Coup d'envoi : La Grande Guerre et les sports collectifs

Exposition visible du **27 juin 2024 au 5 janvier 2025**

Au Centre d'histoire du Mémorial 14-18 Notre -Dame-de-Lorette 102 rue Pasteur – 62153 Souchez

Entrée libre et gratuite

### Horaires d'ouverture

Jusqu'au 11 novembre : du mercredi au vendredi : 10h-13h / 14h-18h, samedi et dimanche : 11h-13h / 14h-18h

Du 12 novembre au 31 mars : du mercredi au dimanche : 13h-17h

### Toutes les infos et l'actualité de l'exposition :

- 03 21 74 83 15
- [www.memorial1418.com](http://www.memorial1418.com)
- [f](#) [@](#) memorial1418lorette

# Contacts presse

## Presse nationale

### Agence RévolutionR

Laura Cottu

07 89 30 61 68

[lcottu@revolutionr.com](mailto:lcottu@revolutionr.com)

## Presse régionale

### Lens Tourisme

Florence Dupont

03 21 72 66 51 - 06 82 72 63 08

[florence.dupont@tourisme-lens.fr](mailto:florence.dupont@tourisme-lens.fr)



L'exposition *Coup d'envoi : La Grande Guerre et les sports collectifs* a reçu, de la part du Comité d'organisation de Paris 2024, le label de l'Olympiade culturelle.